

Valère, qui paraît au quatrième acte, est aussi ridicule que l'Infante dans le *Cid*, et, au cinquième, aussi odieux que Maxime dans *Cinna*. Son rôle rappelle celui de don Sanche.

SCÈNES PRINCIPALES. — Douleur de Sabine avant le combat des Horaces et des Curiaces (acte I, scène 1). La scène entre les deux beaux-frères (acte II, scène III). La scène où Julie annonce la fuite d'Horace (acte III, scène VI). Imprécations de Camille (acte IV, scène V). Le plaidoyer du vieil Horace (acte V, scène III).

Cinna ou la Clémence d'Auguste (1640).

Sujet. — Le sujet de *Cinna* est l'héroïsme de la victoire sur soi-même. — Il est tiré du *Traité de la Clémence*¹, où Sénèque rapporte que la fille de Toranius, Émilie, ne pouvant pardonner à Auguste d'avoir proscrit son père, chargea Cinna de former une conjuration contre la vie de l'empereur. Le complot fut découvert, mais l'empereur réprima sa colère, et pardonna généreusement à tous les coupables.

Le héros véritable est donc Auguste et non pas Cinna. C'est, du reste, ce que semble indiquer le double titre de la pièce.

PERSONNAGES. — *Octave-César-Auguste*, premier empereur de Rome; *Livie*, impératrice; *Cinna*, petit-fils de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste; *Maxime*, autre chef de la conjuration; *Émilie*, fille de Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui, durant le triumvirat; *Fulvie*, confidente d'Émilie; *Euphorbe*, affranchi de Maxime, etc. — La scène est à Rome, dans différentes salles du palais d'Auguste.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *La conjuration est organisée.* Émilie expose dans un monologue le dessein qu'elle a formé de venger la proscription de son père. Elle promet sa main à Cinna, à la condition qu'il se chargera d'arracher à l'empereur le pouvoir et la vie. Cinna organise le complot, et vient rendre compte à Émilie de la résolution des conjurés. Soudain l'empereur mande auprès de lui Cinna, ainsi que Maxime. Ils tremblent que tout ne soit découvert.

ACTE II. — *L'empereur veut abdiquer le pouvoir.* Auguste ignore la conjuration. Il consulte ses deux confidents sur le

¹ Liv. I^{er}, ch. IX.

projet qu'il a formé d'abdiquer le souverain pouvoir. Maxime l'y engage; Cinna, au contraire, le supplie de garder l'empire, car pour vivre en paix le monde a besoin d'un maître. Auguste se rend à l'avis de Cinna. Resté seul avec ce dernier, Maxime lui reproche de parler contre sa pensée. Cinna lui révèle alors que le prix de la mort du tyran est la main d'Émilie.

ACTE III. — *Hésitations de Cinna.* Maxime devient jaloux de Cinna. Euphorbe décide son maître à trahir la conjuration. Cependant Cinna, troublé par le remords, est plein d'hésitation à l'approche du moment fatal. Émilie relève son courage et le décide. Il part, mais avec la résolution de se frapper lui-même après avoir immolé sa victime.

ACTE IV. — *Trahison de Maxime.* Euphorbe a tout dévoilé à l'empereur, et lui fait accroire en même temps que, ne pouvant survivre au double crime du complot et de la trahison, Maxime s'est jeté dans le Tibre. Pendant qu'Auguste, irrité, délibère sur le parti qu'il doit prendre, Maxime vient chercher Émilie pour fuir avec elle. Émilie, qui a deviné le traître, refuse de le suivre, l'accable de son mépris et déclare qu'elle saura mourir en Romaine.

ACTE V. — *Clémence d'Auguste.* Décidé à prendre le parti de la clémence, Auguste fait venir Cinna, lui reproche son ingratitude, et lui montre qu'il connaît tous les détails du complot. Émilie paraît et revendique la responsabilité de la conspiration. Cinna proteste noblement. Arrive Maxime, qui avoue ses trahisons. Auguste leur pardonne à tous, et Livie, inspirée par les dieux, prédit à son époux que désormais l'empire ne comptera que des sujets dociles, et que Rome « n'a plus de vœux que pour la monarchie ».

Appréciation. — « Cette tragédie est une des pièces les plus régulières de Corneille; les trois unités y sont observées; les scènes y sont liées entre elles avec art; l'action ne finit qu'avec la pièce. Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce et qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénouement, de laisser au spectateur une dernière impression, qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues,

ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave, cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner, les idées profondes et l'énergie de style qu'on remarque dans ce dialogue, aussi frappant à la lecture qu'au théâtre, le monologue d'Auguste au quatrième acte, la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraît suffisamment justifiée. » (LA HARPE.)

Cependant la pièce de *Cinna* est beaucoup moins touchante que celle du *Cid*, et le défaut ordinaire de Corneille, la déclamation, y tient encore trop de place, notamment dans le monologue qui y sert d'exposition. On peut signaler aussi le déplacement de l'intérêt au deuxième acte, et le manque d'unité des caractères. Maxime s'avilit, Cinna tombe vaincu aux pieds d'Auguste; la vindicative Émilie elle-même dément sa prétendue grandeur d'âme, en se rendant enfin à l'irrésistible puissance de la générosité.

Cette tragédie eut néanmoins un grand succès, parce qu'elle est une étude approfondie du cœur humain, et qu'elle parut au moment où Richelieu faisait tout plier sous sa main de fer. Elle plut tout à la fois aux adversaires du pouvoir par les intrigues politiques qu'elle renferme, et aux partisans du pouvoir par le triomphe de l'autorité.

Principaux caractères. — **Auguste** est vraiment le héros de la pièce. Son dessein d'abdiquer, attribué à sa modération et à son patriotisme, le grandit à nos yeux; et, par une progression constante, on le voit s'élever jusqu'au sublime de la clémence :

Je suis le maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire...
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Il n'est jamais odieux, pas même dans ce monologue du quatrième acte, où il rappelle ses crimes, car ce n'est que pour

nous apprendre qu'il les déteste et qu'il voudrait se les faire pardonner :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.

Émilie, cette « adorable furie », comme l'appelait Balzac, est l'âme de la conspiration, sinon de la tragédie. Elle poursuit la mort d'Auguste avec une obstination peut-être exagérée: « Il y a vingt ans que son père a succombé dans les proscriptions. Or, si cette perte cruelle légitime des représailles, on ne peut cependant oublier qu'Auguste a tout fait pour réparer un malheur dont la guerre civile est responsable. Aussi n'entrons-nous pas facilement dans les colères de sa fille adoptive, surtout en voyant qu'elle accepte les bienfaits de celui qu'elle veut assassiner, autant par fanatisme républicain que par piété filiale... À défaut de sympathie, Émilie nous subjugué par son énergie, par une grandeur qui impose le respect, et d'autant plus sûrement que les défaillances de Cinna font valoir sa constance. » (G. MERLET, *passim*.)

Cinna n'est pas plus sympathique qu'Émilie. Son caractère se soutient mal. D'abord on le prendrait pour un patriote ardent, désintéressé, armé contre un usurpateur et un tyran par le plus pur amour de la liberté. Au second acte, ce n'est plus qu'un conspirateur de bas étage qui donne perfidement à Auguste le conseil de garder l'empire, afin d'être plus certain de pouvoir l'assassiner, pour le seul désir de plaire à celle dont il attend une récompense. Quelle hypocrisie dans cette scène où, se jetant aux pieds d'Auguste, il lui dit :

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche...

Rien ne peut justifier Cinna de trahir ainsi son bienfaiteur, par un motif d'intérêt personnel.

Maxime est un personnage « qui nous montre l'effet de la jalousie dans une âme bien née ». S'il fut sincère, lorsque, pour éviter un crime, il conseilla l'abdication, ses odieuses trahisons

et ses tentatives ridicules l'avilissent et le font descendre au niveau d'un personnage de comédie.

SCÈNES PRINCIPALES. — Récit de la conjuration (acte I, scène III). La scène de la délibération (acte II, scène I). Conversation d'Émilie avec Cinna (acte III, scène IV). Le monologue d'Auguste (acte IV, scène II). L'interrogatoire (acte V, scène I). Pardon de Cinna (acte V, scène III).

Polyeucte (1640).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est le martyr de Polyeucte, seigneur arménien, ou, plus exactement, c'est l'héroïsme de l'amour de Dieu et le triomphe de la foi sur les attachements terrestres, même les plus légitimes. — Il est tiré de la *Vie des Saints*, de Surius, chartreux allemand du XVII^e siècle.

Polyeucte, gendre de Félix persécuteur des chrétiens, servait dans les légions romaines. Converti à la foi catholique par son ami Néarque, il fut martyrisé à Mélitène, vers l'an 251.

PERSONNAGES. — *Félix*, gouverneur d'Arménie; *Polyeucte*, son gendre, et *Pauline*, sa fille, épouse de Polyeucte; *Néarque*, ami de Polyeucte; *Sévère*, chevalier romain, ancien prétendant de Pauline; *Stratonice*, confidente de Pauline, etc. — La scène est à Mélitène, capitale de l'Arménie, dans le palais du gouverneur et dans la prison attenante à ce palais.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Songe de Pauline*. Le chrétien Néarque presse son ami Polyeucte de recevoir le baptême. Polyeucte hésite; il craint de déplaire à son épouse, qu'un songe a effrayée: elle a vu ce même chevalier du nom de Sévère, qu'elle voulait d'abord épouser, mais qui fut éconduit à cause de son peu de fortune. Déjà une partie de son rêve se réalise: Sévère, qu'on disait mort, vient d'arriver à Mélitène, où il doit présider un sacrifice. Félix, redoutant sa vengeance, ordonne donc à Pauline de le recevoir s'il se présente, et d'apaiser ses ressentiments.

ACTE II. — *Idoles renversées*. Sévère, qui est devenu le favori de l'empereur, se présente en effet; mais Pauline le supplie de ne plus la revoir, car elle a cessé d'être libre. D'autre part, Polyeucte, fortifié par la grâce du baptême, entraîne son

ami Néarque au temple, dans l'intention de montrer leur foi. Ils y renversent les idoles.

ACTE III. — *Emprisonnement de Polyeucte*. Stratonice raconte à Pauline l'horrible profanation que viennent de commettre Polyeucte et Néarque. Félix annonce qu'il a fait saisir les coupables, et que, sur leur refus d'apostasier, il a envoyé Néarque au supplice et jeté Polyeucte en prison. Pauline demande grâce pour son époux, mais Félix craint le courroux de l'empereur; de plus, il se pourrait que le trépas de Polyeucte lui donnât dans Sévère un gendre et un protecteur puissant.

ACTE IV. — *Magnanimité de Sévère*. Pauline se rend à la prison de Polyeucte pour essayer d'ébranler sa constance. Celui-ci résiste aux prières et aux larmes de sa femme, et, resté seul, il exhale dans de belles stances les joies qui remplissent son âme, car il aspire au martyre. Sévère entre à son tour: Polyeucte lui confie Pauline et demande aux gardes d'être conduit à la mort. Pauline supplie Sévère d'intervenir en faveur de Polyeucte. Sévère, n'écoutant que sa générosité naturelle, fait une démarche auprès de Félix.

ACTE V. — *Mort de Polyeucte*. Le lâche gouverneur, prenant cette intervention pour un piège, se hâte d'envoyer son gendre au supplice. Pauline, qui a vu mourir son époux, revient auprès de Félix, lui reproche sa barbarie, et lui déclare qu'elle est chrétienne. Sévère, irrité de l'inutilité de son intervention, menace de se venger. Mais Félix lui-même se convertit, renonce à ses dignités et se montre prêt à mourir. Sévère, « touché de pareils changements, » lui conseille de garder son pouvoir, et promet de défendre les chrétiens auprès de l'empereur.

Appréciation. — « A mon gré, dit Corneille, je n'ai pas fait de pièces où l'ordre du théâtre soit mieux observé et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. » Les meilleurs critiques sont de l'avis de Corneille. « Je crois, dit Fontenelle, qu'après avoir atteint jusqu'à *Cinna*, Corneille s'est élevé jusqu'à *Polyeucte*, au-dessus duquel il n'y a rien. » — « *Polyeucte*, ajoute M. Tivier, est une tragédie parfaitement conduite et d'un dessein très régulier. Les cinq actes y représentent, pour chacun des personnages principaux, l'une des phases de l'événement

qui va décider de leur sort. Ce sont : pour Polyeucte, le baptême, le sacrifice ou le départ pour le temple, la profession de foi, l'interrogatoire et le combat, le supplice et le triomphe ; pour Pauline, le songe qui lui révèle confusément son malheur, l'entrevue avec Sévère, l'intercession en faveur de Polyeucte, le refus d'un second hymen, la conversion. Ces indications suffisent pour montrer combien le plan de la pièce est conçu fortement, et rappeler les grandes scènes où l'auteur a su donner l'expression la plus pure et la plus touchante aux sentiments les plus généreux que puissent inspirer la raison, le devoir et la foi. »

Contrairement aux appréhensions de l'*hôtel de Rambouillet*, cette tragédie, qui a renouvelé et éclipsé en même temps les Mystères du moyen âge, eut un plein succès. Une circonstance propre à intéresser à cette pièce, ce fut la doctrine de Port-Royal sur la grâce, qui divisait alors les jansénistes et les catholiques.

Principaux caractères. — **Polyeucte** est le type des premiers chrétiens, si fortement attachés à leur religion. Avant le baptême, il est faible, hésitant ; les larmes de Pauline ébranlent son cœur ; il a besoin des conseils de Néarque. Après le baptême, son cœur est transformé ; il renonce à tout plutôt que de trahir sa foi, et il court au martyre avec un empressement qui tient de l'héroïsme, chantant avec transport :

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;
 De vos sacrés attraits les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup et donnez davantage :
 Vos biens ne sont point inconstants ;
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage,
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

« Quant aux excès qui étonnent ici la mollesse de nos courages, ils ne sont qu'un trait de vérité morale et historique. Au lieu de railler, comme Voltaire, louons donc la clairvoyance de Corneille ressuscitant si fidèlement le chrétien de l'Église

militante, de ce temps où le royaume des cieux n'appartenait qu'aux violents. » (G. MERLET.)

Pauline n'est pas indigne de Polyeucte. « Un cœur à l'autre uni, dit-elle, jamais ne se retire, et pour l'en séparer, il faut qu'on l'en déchire ; » elle sacrifie tout à ses devoirs d'épouse ; aucune douloureuse épreuve, aucune pénible démarche, ne l'arrêtent pour sauver son mari. « Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne. » Le martyr de Polyeucte dessille ses yeux, et elle s'écrie :

Je vois, je crois, je sais, je suis désabusée !

Sévère, à qui Pauline avait autrefois promis sa main, est un homme généreux, compatissant, honnête. Un des principaux traits de son caractère, c'est le sentiment de sympathie et d'impartialité avec lequel il juge la religion naissante et la compare à celle de l'empire :

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
 De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.
 Mais si j'ose, entre nous, dire ce qu'il me semble,
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble.

Cette opinion favorable aux chrétiens explique la résolution qu'il prend d'employer son crédit à sauver Polyeucte.

Félix est la personnification de l'égoïsme. Pour lui, la famille n'est rien ; il sacrifie volontiers un gendre pour conserver sa dignité. Ses calculs sont d'une bassesse révoltante :

Polyeucte est ici l'appui de ma famille.
 Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
 J'acquerrais par là de plus puissants appuis,
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

La conversion d'un homme de cette trempe n'est peut-être pas suffisamment préparée ; aussi cause-t-elle plus de surprise que de plaisir.

Néarque est un chrétien qui, par sa résolution inébranlable et sa fidélité patiente, « sert à donner la mesure du progrès de son ami dans le christianisme. Avant le baptême de Po-

lyeucte, il marche devant lui pour l'entraîner; après le baptême du néophyte, il marche derrière lui, cherchant à le retenir. »

SCÈNES PRINCIPALES. — Néarque reproche à Polyeucte ses hésitations (acte I, scène 1). Songe de Pauline (acte I, scène III). Première entrevue de Pauline et de Sévère (acte II, scène II). Polyeucte se rend au temple pour y renverser les idoles (acte II, scène VI). Récit de Stratonice (acte III, scène II). Pauline intercède pour Polyeucte auprès de Félix (acte III, scènes III, IV). Mort de Néarque (acte III, scène V). Polyeucte est emmené au supplice (acte V, scène III).

Nicomède (1651).

Sujet. — Le sujet de la tragi-comédie de *Nicomède* est le triomphe de la force morale. Ici c'est la fierté d'un héros de l'Asie qui, par exception, tient en échec les maîtres du monde.

PERSONNAGES. — *Prusias*, roi de Bithynie; *Arsinoé*, sa femme, et leur fils *Attale*; *Nicomède*, autre fils de Prusias, mais d'un premier mariage, prétendant de Laodice; *Laodice*, reine d'Arménie, pupille de Prusias; *Flaminius*, ambassadeur de Rome, etc. — La scène est à Nicomédie (où périt Annibal, 183 av. J.-C.).

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Perfidie d'Arsinoé*. Arsinoé cherche à brouiller Nicomède avec Prusias. Elle a envoyé deux émissaires, qui ont feint d'attenter à la vie du vaillant Nicomède. Le prince quitte aussitôt son armée d'Asie pour venir demander justice au roi. Arsinoé se justifie sans peine, et la démarche du prince est taxée d'intrigue et de jalousie. Cependant Nicomède et Laodice s'assurent mutuellement de leur fidélité. Mais Arsinoé prétend réunir les deux sceptres d'Arménie et de Bithynie dans les mains de son fils. Voilà donc le jeune Attale deux fois rival d'un frère qu'il ne connaît pas encore.

ACTE II. — *Les artifices de la reine commencent à avoir leur effet*. Prusias, très monté contre son fils, lui reproche d'avoir quitté l'armée sans ordre, et de donner un exemple pernicieux à ses sujets. Mais voici l'ambassadeur romain Flaminius; il vient plaider les intérêts du jeune Attale, le protégé de Rome. Au fond, il vient « diviser pour régner ». Il conseille à Prusias de partager ses États, de donner la Bithynie et la Cap-

padoce à Nicomède, lequel abandonnerait généreusement à son frère la main de Laodice et la couronne d'Arménie.

ACTE III. — *Résistance de Laodice*. Flaminius, pour intimider Laodice et la faire condescendre à ses projets, lui rappelle que « l'unique moyen de régner c'est d'être alliée de Rome ». Il n'y réussit point. La résistance est aussi forte et non moins éloquente en Laodice qu'en Nicomède. Flaminius se retire en menaçant. Attale et Nicomède se sont enfin rencontrés et reconnus. Nicomède est surpris de trouver chez son frère tant de courtoisie et de délicatesse de sentiments. Arsinoé fait reproche à Nicomède des griefs qu'il a formulés contre elle.

ACTE IV. — *Arrestation de Nicomède*. Prusias mande le prince. Arsinoé, tout en feignant de le défendre, l'accable de mille traits accusateurs. Nicomède riposte à sa belle-mère avec une froide ironie. Le roi, dominé par des influences diverses, nomme Attale son héritier et met Nicomède en état d'arrestation. Cette mesure ne satisfait point Flaminius: Rome veut le partage de l'empire asiatique.

ACTE V. — *Le généreux Attale délivre Nicomède*. Le peuple est pour Nicomède et Laodice; mais Prusias, Arsinoé et Flaminius, décident d'embarquer Nicomède sur une galère romaine. Attale délivre son frère, qui reste le maître et prétend s'affranchir de la servitude de Rome.

Appréciation. — « Cette pièce est un peu plus compliquée qu'il ne le faut, et presque confuse comme composition. Elle appartient à cette troisième époque du génie de Corneille, où le grand poète, après une période de simplicité, de clarté et de sobriété tout antiques (*Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*), revenait à son penchant initial, qui est un défaut, le goût de la complexité, de l'intrigue savamment enveloppée. » (E. FAGUET.)

Principaux caractères. — *Nicomède* est un héros tout cornélien, c'est-à-dire « vaillant, indomptable, dédaigneux des finesses et des artifices, allant droit devant lui, à l'obstacle, au danger, au combat, à la mort, à la gloire, ne comptant que sur sa conscience, son honneur et son épée. Il a donc le droit de dire : »

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Prusias est le type de ces rois avilis « qui finissaient par ne plus sentir le poids de la servitude, tant le joug leur était habituel. Il tremble sous l'ascendant de Rome, sous la domination d'Arsinoé et sous la supériorité morale de son fils. C'est un homme de la trempe de Chrysale, moins le bon sens ». (*Passim.*)

CHOIX. — Acte I^{er}, scènes III et IV. — Acte II, scène III. — Acte III, scène II. — Acte IV, scène IV. — Acte V, scène VII.

Le menteur (1642).

Le *Menteur* est la première comédie de caractère qui ait paru sur notre théâtre; elle est imitée d'une pièce espagnole, la *Verdad sospechosa* (la Vérité suspecte), de Juan de Alarcon¹.

« J'ai fait le *Menteur*, dit Corneille, pour contenter l'humeur des Français, qui aiment le changement, et ceux qui, après tant de poèmes graves dont notre scène est déjà enrichie, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servit qu'à les divertir. »

PERSONNAGES. — *Géronte* et son fils *Dorante* (le menteur); *Clarice* et *Lucrèce*; *Alcippe*, prétendant de Clarice; *Philiste*, ami de Dorante et d'Alcippe; *Isabelle*, femme de chambre de Clarice; *Sabine*, femme de chambre de Lucrèce; *Cliton*, valet de Dorante. — La scène est à Paris.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *La rencontre et la collation sur l'eau*. Dorante, sorti de l'École de droit de Poitiers, rentre à Paris avec l'intention « de s'y bien divertir ». Cliton offre ses services à son jeune maître et le prévient que, pour se mettre en crédit dans la capitale, il faut être généreux et adroit, car

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Voici deux dames (on est sur la promenade des Tuileries); Dorante, qui ne sait même pas leur nom, adresse la parole à

¹ Alarcon, né à Mexico (mort en 1639), poète de mérite, vint à Madrid, en qualité de rapporteur au conseil des Indes. Il a laissé une vingtaine de comédies.

l'une d'elles et prétend la connaître depuis plus d'un an, « depuis qu'il a quitté les guerres d'Allemagne. » — « Vous extravaguez, » lui dit tout bas Cliton; vous venez de Poitiers! » Arrivent Philiste et Alcippe; ils causent d'une fête qui a été donnée hier soir sur l'eau. Dorante, sans la moindre hésitation, s'avoue l'auteur de « ce divertissement », dont il imagine la description la plus pompeuse: quatre chœurs de musique, six services, décors, etc. Nouveaux reproches de Cliton.

ACTE II. — *Le mariage supposé*. Géronte, voulant marier son fils, fait les premières démarches auprès du père de Clarice. Avant d'arrêter son choix, celle-ci désire connaître Dorante, « le connaître dans l'âme. » Mais elle ne peut lui parler elle-même, de peur de déplaire à Alcippe.

Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien.

Dorante, informé de ce projet, se hâte de le rompre en faisant accroire à son père qu'il est déjà marié, qu'il a épousé Orphise, fille d'Armédon, de Poitiers.

ACTE III. — *Le menteur est découvert*. Cependant Alcippe, jaloux, a provoqué Dorante en duel; mais Philiste, leur ami commun, intervient et les réconcilie. D'autre part, Clarice découvre que le fils de Géronte est ce même inconnu qui lui en a tant conté ce matin aux Tuileries. C'est un fourbe, dit-elle à sa confidente; il dupe Alcippe.

Il était marié sans que l'on en sût rien,
Et son père a repris sa parole au mien.

Dorante est mandé chez Lucrèce, où ces dames se promettent de le confondre et de rire à ses dépens. D'abord elles lui tendent un piège, et il y tombe: Clarice lui adresse la parole la première; il la prend pour Lucrèce et lui offre sa main. Alors Clarice et Lucrèce lui font l'énumération de tous ses mensonges: ses campagnes d'Allemagne, son festin sur l'eau, son mariage de Poitiers; après quoi elles le congédient.

ACTE IV. — *Le ressuscité*. Dorante se rappelle le secret de Cliton, la libéralité; il en usera « pour servir de remède au désordre arrivé ». Ce désordre toutefois ne le corrige point

de sa mauvaise habitude. A Cliton, il raconte qu'hier il s'est battu en duel avec Alcipe et que, « le perçant à jour de deux coups d'estocade, » il l'a « mis hors d'état d'être à jamais malade ». Quelqu'un entre, c'est Alcippe. Cliton ne peut en croire ses yeux :

Il est mort ! Quoi ! Monsieur, vous m'en donnez aussi ?

Dorante répond sans vergogne que la guérison d'Alcippe n'a rien d'étonnant, qu'il suffit, pour se ressusciter, d'employer « la poudre de sympathie ».

ACTE V. — *Le menteur est confondu.* Philiste, condisciple de Dorante à Poitiers, affirme à Géronte qu'il en tient comme tous les autres, que son fils l'a trompé, que cette Orphise et cet Armédon (le prétendu beau-père)

Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.

Géronte, indigné, s'efforce de rappeler son fils à la foi et à l'honneur. Ce n'est pas être gentilhomme, lui dit-il, de mentir comme tu fais.

... Qui vous dit que je mens ? — Qui me le dit, infâme !
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme...
Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de ta seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours...

Et Cliton de s'exclamer :

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !

Appréciation. — L'intérêt de cette pièce est tout entier dans la peinture des caractères de Dorante et de Géronte. Pour l'intrigue, Corneille est resté au-dessous d'Alarcon.

Cette œuvre n'est donc pas un modèle, mais elle est l'indication de la vraie comédie. Ainsi Corneille a eu la gloire d'inaugurer la comédie, comme il avait inauguré la tragédie. « Sans le *Menteur*, a dit Molière, j'aurais sans doute composé des comédies d'intrigue, mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. »

« Le vice que cette comédie attaque y est présenté du côté plaisant et comique ; la censure est fine, enjouée, délicate ; l'esprit est égayé sans que le cœur soit révolté. Les fables du men-

eur ne font de mal à personne, le rire qu'elles excitent est innocent ; mais il est dans cette pièce un genre de beauté supérieur à toutes les plaisanteries : c'est l'indignation d'un père justement irrité, qui reproche à son fils son ingratitude et sa bassesse. » (GEOFFROY.)

Principaux caractères. — Dorante ment par amour de l'art plutôt que par un calcul malhonnête. « D'ordinaire on déguise la vérité par intérêt, et l'on trompe les gens pour surprendre leur estime. C'est ainsi que l'imposture de Tartufe tend des pièges à l'imbécile Orgon. Or il n'en va point ainsi de Dorante. Le plus souvent il débite ses contes avec une sorte d'innocence ou par amour de l'art, comme s'il ne pouvait résister à la tentation de donner cours à sa verve. Il ne s'en cache pas, et confesse son faible en ces vers :

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.

« Bien que natif de Poitiers, il est donc surtout un Gascon, un compatriote de M. de Crac, et ses écarts viennent de l'esprit plus que du cœur. » (G. MERLET.)

Géronte est un de ces grands vieillards cornéliens, chez qui l'indignation n'étouffe point la tendresse. « Quand il apprend la fourberie d'un indigne, sa colère égale la complaisance qu'il avait mise à se laisser abuser. Le vieil Horace ne fut pas plus solennel contre le fils qu'il croyait lâche. Don Diègue n'est pas plus imposant lorsque, pour venger son injure, il s'écrie : *Rodrigue, as-tu du cœur ?* Non, il n'y a pas moins de fierté douloureuse dans cette apostrophe de Géronte : *Êtes-vous gentilhomme ?* C'est le même appel au sentiment de l'honneur... Pourtant, après ces légitimes transports, la nature reprend ses droits ; et, d'autant plus affligé qu'il avait témoigné plus de faiblesse pour les fredaines de celui qu'il aime, il redevient père, dans ces plaintes qui ouvrent la voie au repentir. » (G. MERLET.)

Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?...

CHOIX. — Acte IV, scènes I, II, III ; acte V, scène III.

Remarques générales. — « Le caractère propre des tragédies de Corneille, c'est l'*héroïsme* : héroïsme de la piété filiale et de l'honneur, héroïsme du patriotisme, héroïsme de la clémence, héroïsme de la foi. *Son théâtre est une école de grandeur d'âme*, et l'effet est une admiration bienfaisante. Aux peintures des hautes vertus dont notre nature est capable, Corneille sut toujours allier le sens historique. Chez lui revit l'Espagne féodale et Rome républicaine ou impériale. Ses acteurs ont l'âme, les mœurs, l'esprit, la langue de l'époque à laquelle ils appartiennent. »

On lui reproche de pousser parfois l'analyse jusqu'à la subtilité, l'amour de l'effet jusqu'à l'emphase, d'être plus orateur que poète, plus énergique qu'harmonieux, plus ferme que varié. Mais ces quelques défauts sont rachetés par des beautés du premier ordre, qui font de Corneille un des plus grands génies de la France. « Son premier chef-d'œuvre (le *Cid*) et les quatre pièces qui le suivirent offrent partout la preuve de deux vérités trop méconnues. La première, c'est que Corneille connaissait le langage de la tendresse, et qu'il excellait à l'exprimer dans ce qu'elle a de plus pur et de plus légitime ; la seconde, c'est qu'il n'a pas, comme on le dit, peint des êtres d'une nature supérieure à la nôtre et presque en dehors de la mesure et des conditions de l'humanité. Il a peint ce qu'il y a de plus grand et de plus simple à la fois, l'effort que la volonté soutenue par la conscience oppose aux affections les plus fortes. C'est par là qu'il nous a remplis du sentiment de notre dignité morale et qu'il a mérité la glorieuse popularité qui est restée attachée à son nom. » (H. TIVIER.)

Ces remarques sont complétées par le parallèle de Corneille avec Racine. (Voy. ci-après, aux *Remarques générales* sur Racine.)

Jean de Rotrou (1609-1650), né à Dreux, écrivain dramatique de talent. Les meilleures de ses tragédies sont : *Wenceslas*, imitée des anciens, et le *Martyre de saint Genest*, où l'on trouve des pages dignes du *Polyeucte* de Corneille.

Paul Scarron (1610-1660), né à Paris, réussit surtout dans le genre burlesque ; auteur de l'*Énéide travestie*, de *comédies*

et de poésies diverses. Il tombe souvent dans la bassesse, et ne respecte pas toujours la décence.

LA FONTAINE (1621-1695).

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry, est un de nos poètes les plus populaires. Rêveur et distrait, il fit des études assez médiocres, et mena jusqu'à vingt-six ans une vie de dissipation et de désœuvrement. Une *ode* de Malherbe, dit-on, éveilla en lui le goût des vers. Après avoir imité quelque temps les conteurs du moyen âge et de la Renaissance, entre autres Marguerite de Navarre, Marot, Villon, il se remit à l'étude des anciens, de Virgile et d'Horace, vendit la charge de maître des eaux et forêts qu'il tenait de son père, alla se fixer à Paris, et débuta par des *traductions* de Térence, qui lui donnèrent des amis et des protecteurs. Fouquet lui fit une pension dont il donnait quittance par des *épîtres*, des *ballades*, des *dixains* et autres pièces de vers, — la dernière et la plus touchante est l'épigramme aux *Nymphes de Vaux* (1661), sorte de plaidoyer poétique en faveur du malheureux intendant disgracié. Les *Contes* licencieux, imités de Boccace¹, qu'il publia en 1665, ne font honneur ni à sa plume ni à son caractère. Il les désavoua plus tard et en fit pénitence. Incapable de se suffire à lui-même, ayant mangé son fond avec son revenu², et laissé à Château-Thierry sa femme et son fils dans un état voisin de la misère, il eût été bien embarrassé si personne, après Fouquet, ne lui fût venu en aide. M^{me} de Bouillon recueillit d'abord le « grand enfant » chez elle ; de là, il passa chez M^{me} de la Sablière, et enfin chez M. d'Hervart, où il mourut dans les plus vifs sentiments de religion.

Œuvres. — La Fontaine a composé de petits poèmes : *Épigramme aux Nymphes de Vaux* (1661), *Philémon et Baucis* (1685), des *odes* (*Ode au roi*, 1663), des *épîtres*, des *ballades*, et les trois recueils de *Fables* qui l'ont immortalisé. — Ses *comédies*, ses *opéras*, ses *contes* n'ajoutent rien à sa gloire. Passons.

¹ Voir plus loin, aux *Prosateurs italiens*.

² Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son bien avec son revenu.

(La Fontaine, épigramme.)